10 c. le Numéro. HORS LA CHARITÉ PAS DE SALUT 1er Novembre 1868. — N° 18.

LE SPIRITISME A LYON

Les communications entre le monde spirite et le monde corporel sont dans la nature des choses, et ne constituent aucun fait surnaturel ; c'est pourquoi on en trouve la trace chez tous les peuples et à toutes les époques ; aujourd'hui elles sont générales et patentes pour tout le monde.

PARAIT DEUX FOIS PAR MOIS

Les Esprits annoncent que les temps marqués par la Providence pour une manifestation universelle sont arrivés, et qu'étant les ministres de Dieu et les agents de sa volonté, leur mission est d'instruire et d'éclairer les hommes en ouvrant une nouvelle ère pour la régénération de l'humanité.

EN VENTE
CHEZ LES LIBRAIRES DE LYON
Le Dépôt du journal est chez M. ROUSSET,
Cours Lafayette, 86.

L'excédant des frais sera versé à la caisse de la Société de Secours fraternels spirites.

Pour tout ce qui regarde la Rédaction écrire franco
RUE TUPIN, 31, LYON.

Abonnements
pour Lyon et les départements
UN AN : 4 FR.

SOMMAIRE

Le journal le *Spiritisme à Lyon* se trouve chez les principaux libraires de

Saint-Etienne,
Vienne,
Valence,
Grenoble:

DOCTRINE

Nous lisons dans le *Salut public* du 14 octobre 1868 :

LA QUESTION ROMAINE.

« Christ descend encore une fois sur la terre pour visiter son peuple. Il prend le bâton de pèlerin et dirige sa marche chancelante vers la ville où trône son vicaire. Qui te reconnaîtrait, ô Seigneur, sous ces haillons du pauvre? Bien long est le voyage, bien grande la chaleur, bien amer l'aiguillon de la faim. Mais voici la cité éternelle. On entend des hymnes joyeux ; une procession s'avance et se déroule dans l'or, la pourpre et la soie, Gentilshommes, soldats, capitaines, lévites, prêtres et cardinaux resplendissent d'une pompe orientale. Sur un siége triomphal, tout constellé d'or et de pierres précieuses, un vieillard à figure souriante bénit la foule qui s'incline. Christ s'avance et se penche pour mieux voir son vicaire, le serviteur des serviteurs de Dieu. Un sbire l'aperçoit et le frappe à la joue : « Arrière, mendiant! Christ s'agenouille et pleure. »

—

« Dans une salle tout éclatante de marbres, de porphyre et de flambeaux sont assis des vieillards majestueux. Des nuages d'encens flottent au-dessus de leurs têtes ; une musique céleste se fait entendre. Au fond de la salle sont agenouillés les fidèles, hommes, femmes et enfants. Parmi eux, Christ, encore meurtri, qui regarde et qui écoute. Une voix s'élève au milieu des vieillards, et leurs têtes blanchies s'inclinent par forme d'assentiment. Que dit cette voix? « Anathème au siècle et à ceux qui ne « croient pas comme nous ; anathème aux fils de la « pensée et de la liberté ; Raca au Samaritain, à l'infi- « dèle et à l'hérétique ; qu'ils soient maudits à jamais. » Christ se prosterne et pleure, et dit tout bas : « O mon « père, est-ce donc là mon Evangile...? »

—

« Sur cette colline déserte, plane encore l'ange de la destruction. Au milieu des maisons fumantes et des arbres brisés par le canon, vous apercevez des faces pâles, des plaies saignantes, des chairs livides, des membres fracassés par la pieuse artillerie du pontife-roi. Christ parcourt tristement le champ de bataille, pendant qu'au haut des airs le vautour agite son aile palpitante. Près d'un canon démonté, quel est cet adolescent dont le regard est si morne, et le visage cependant si doux? Il respire encore, et dans son râle convulsif, on voit s'agiter ses lèvres. Dieu, dit-il, est-il bien ton vicaire celui qui me condamne si jeune à mourir? Eh bien! qu'il soit mau... Christ se penche sur le blessé, le baise au front, et murmure à son oreille quelques paroles mystérieuses : *Ego sum resurrectio et vita...* Le regard du mourant s'éclaircit, un sourire ineffable illumine son visage, sa main presse la main du Christ dans une dernière étreinte ; il a cessé de souffrir... Christ se relève et rentre en pleurant dans la ville éternelle. »

—

Notre Appréciation.

Pour nous, Spirites, qui reconnaissons par les preuves que nous ont données les différentes sortes de médiumnités, qui reconnaissons, dis-je, la possibilité de la présence réelle des êtres qui ont vécu parmi nous ; nous pensons bien que le Christ que Dieu a envoyé à la terre, afin qu'il y enseignât par ses paroles et par ses exemples, est toujours resté parmi nous, soit par sa protection, et souvent par sa présence réelle.

Nous croyons, comme l'auteur de cette épître, que ce n'est pas sous la pourpre de l'or que le Christ doit rechercher ses disciples, auxquels il enseignait l'humilité la plus simple et la plus vraie, le désintéressement le plus absolu : « Que celui qui veut me suivre vende ses biens et les donne aux pauvres ; » puis encore : Que celui qui veut être le plus grand parmi les hommes se fasse l'humble serviteur de tous. »

Christ instruisait les ignorants, guérissait les malades, prêchait les pécheurs ; disait que celui qui est sans péché, jette la première pierre à la femme adultère, il soulageait les pauvres, se laissait suivre par des gens en haillons, et mangeait au besoin avec les hommes de mauvaise vie, afin d'avoir l'occasion d'ouvrir leurs yeux à la lumière divine, et de les ramener au bien. Et lorsque ses disciples lui rappelaient ce qu'humainement

---

FEUILLETON DU SPIRITISME

N° 5.

UNE CAUSE CÉLÈBRE EN AUSTRALIE

—

L'ESPRIT

—

A la brune, elle prépara tout pour accueillir son voyageur ; puis elle s'assit sur un petit escabeau et prit son ouvrage. Parfois les aiguilles s'arrêtaient ; Madge prêtait l'oreille, promenait autour d'elle un regard inquiet, puis, en tressaillant, elle se remettait à son tricot avec ardeur. Elle savait depuis longtemps que c'est le travail qui donne aux heures des ailes. Enfin, à travers le silence, un bruit lointain de roues se fit entendre ; l'air était calme et serein, les étoiles brillaient au ciel, la lune, discrètement, baissait vers l'horison, et le cœur de la pauvre femme battait si fort qu'elle n'entendait plus ce bruit qui tout d'abord l'avait si fort agitée.

Madge aurait voulu s'élancer au devant de Benjamin, mais son anxiété pouvait réveiller les souvenirs de l'autre semaine ; elle pressa donc ses pieds contre le sol et demeure immobile.

Après avoir, comme de coutume, remisé le chariot, mis la jument à l'écurie, Ben entra chargé de paquets, qu'il tendit successivement à Marguerite en énumérant toute sa besogne du jour, et il y en avait long. Débarrassé de l'article des commissions, que la bonne femme rangea aussitôt, le fermier s'attabla : Madge s'empressa de charger sa pipe et de remplir son verre, sans oser néanmoins épier sa physionomie. Depuis tantôt six mois que le changement de Ben avait éveillé les inquiétudes de sa femme, elle s'était aperçue que les regards interrogatifs et curieux le fatiguaient et augmentaient sa tristesse.

Ce fut donc d'un air gai et insouciant qu'elle l'interrogea sur ses affaires et sur les nouvelles de la ville. Il répondit en peu de mots selon sa coutume.

Il avait tiré bon parti des denrées à vendre, acheté à bon compte les articles qu'il apportait.

L'évasion d'un forçat de la Stookade, l'arrivée d'un vaisseau chargé de convicts, le départ d'un vapeur pour Norfolk, défrayaient les conversations à Sidney. Quand il eut tout dit, au lieu de porter son verre à sa bouche, Ben s'accouda sur la table, et reprit :

— Ah ça, femme, tu ne m'accuseras pas d'avoir bu cette fois? J'espère que tu me trouves sobre et sain d'esprit ?

— Certes, répliqua Madge, te voilà toi-même, Ben, comme je t'aime, comme je te veux, plein de sens, l'appui, le réveil du logis, ainsi que ça se doit.

— Tu es donc contente de moi, ce soir ?

— Comment ne le serais-je pas, mon homme ? voilà trente ans, vienne la Saint-Michel, que je le suis tous les jours de ma vie, répliqua tendrement Marguerite.

— Eh bien, femme, reprit Ben d'un ton solennel et se levant debout : cette nuit même, j'ai vu l'esprit! l'esprit de pauvre Hardy!

— Folie! s'écria Madge désolée.

— C'est bien lui, s'écria Ben ; je n'ai bu autre chose en ma journée que de l'eau pure, et je l'ai vu encore... assis sur cette même barrière, à cette même place, devant cette même saulée. — Brusch est un scélérat, et j'en aurai le cœur net avant d'avoir avalé une bouchée de pain ou bu une gorgée de rhum.

En parlant, il reprit son chapeau, qu'il avait gardé à côté et de lui, laissa Madge fort en peine ; mais elle sentait qu'il n'y avait rien à dire, rien à faire contre une résolution arrêtée.

Benjamin Lytton, en homme qui avait fait et mûri son plan à l'avance, se rendit droit à la maison de sir James Were, ancien lieutenant de marine retiré, qui s'était établi à environ un quart d'heure de la ferme, avait acheté aux environs des terres assez considérables, et qui nommé juge de paix du canton, passait pour avoir autant de fermeté que de droiture.

M. James Were se disposait à se mettre au lit ; mais apprenant que son voisin insistait, il passa une robe de chambre et ordonna de faire monter M. Litton, auquel il avança une chaise près du feu. Le voyant silencieux, intimidé, pour le mettre à l'aise et entrer en conversation, il s'informa du prix des denrées à Sydney.

— Le blé est en baisse ; le maïs se soutient ; j'ai trouvé à m'en défaire à quatorze sous le boisseau, répliqua Benjamin. Mais c'est de choses plus sérieuses que j'ai à vous entretenir, M. Were, poursuivit-il.

— Qu'y a-t-il, voisin ? Peu s'en faut que votre air grave ne me fasse peur.

— Monsieur, reprit Lytton, et il fit tourner à plusieurs reprises son chapeau entre ses doigts, votre honneur sait que je ne suis point un visionnaire, j'ai autant de cervelle qu'un autre, car je suis né et j'ai été élevé dans la Yorkskire.

— Je le sais, Ben ; jamais je ne vous ai pris pour un écervelé ; avec moi vous n'avez nul besoin de cette préface. Mais, encore un coup, qu'y a-t-il pour que vous soyez si pâle et veniez à pareille heure ?

— C'est une chose de conscience, — c'est mon devoir, — il faut que je parle. — Il y a, — il y a, monsieur, que j'ai vu l'Esprit de Hardy !

Et le fermier raconta d'une voix saccadée, brièvement, mais avec un accent expressif, les apparitions successives, surtout les deux dernières.

(*La suite au prochain numéro.*)

parlant il se devait à lui-même, et le priaient de ne point fréquenter les gens de cette sorte; sans amertume pour le blâme qu'ils lui jetaient, comme sans haine et sans mépris pour ceux qu'on le priait de quitter, il répondait : « Ce ne sont pas ceux qui se portent bien qui ont besoin de médecin, mais les malades et les infirmes. »

La seconde partie de l'œuvre précitée nous conduit à faire les réflexions suivantes :

A quoi servent pour le culte du Seigneur ces habits de soie et d'or, à quoi sert cette pompe orgueilleuse et vaine? Dont le temps a fait justice. Christ n'a-t-il pas dit : Qu'êtes-vous allé voir dans le désert? Un homme vêtu mollement? Vous savez bien que ceux qui s'habillent de la sorte sont dans la maison des rois.

Pourpre, porphyre et jaspe, flambeaux d'or et d'argent, qui inondez de vos mille feux les temples de marbre. La prière qui s'échappe d'un cœur simple, monte plus vite vers Dieu, que la fumée odorante de l'encens qui brûle sous vos voûtes. L'aspiration du bien et du bon, qui s'exale, en long soupir du cœur du philosophe, qui content de peu, pour lui-même, désire pour ses frères souffrants, une trêve et un soulagement. Cette aspiration a des ailes pour arriver à Dieu, elle laisse derrière elle votre faste et votre éclat pompeux! Poussière brillante que le moindre vent disperse.

A quoi sert d'entasser, en tel ou tel lieu, des trésors périssables qui ont été donnés pour l'avancement moral, intellectuel et scientifique de l'humanité.

L'intention des gens de bonne foi doit en tout être respectée. Mais il nous semble que Dieu, à la vue de tout cet attirail de pompes terrestres et mondaines, doit sourire comme un bon père, auquel son jeune enfant offrirait les jouets que lui-même lui a donnés.

Humanité grandis! Laisse-là tes hochets, quitte tes langes et tes lisières! afin que s'accomplissent ces paroles du Christ à la Samaritaine : « Femme, il viendra un jour où l'on adorera Dieu ni dans le temple ni sur la montagne, mais en esprit et en vérité. »

Laisse là, l'encens que brûle les lévites, ne fait monter vers Dieu que celui de ton cœur, de la figure passe à la réalité.

Est-ce que ce n'est pas le même encens qui a brûlé devant toutes les idoles du paganisme antique?

Pour nous, Spirites, le cri d'angoisse du sauvage qui adore le feu, la prière du simple et celle du sage, l'aspiration du savant et du libre penseur, sont autant de prières qui montent vers Dieu et qui sont entendues.

Quelle fumée, en s'élevant vers le Créateur, lui est plus agréable que celle de la forge et de l'enclume? Est-ce que la sueur du travailleur ne monte pas vers lui, mieux que la fumée de l'encens qui brûle dans des urnes d'or. Travailler, c'est prier! Concourir dans la mesure de ses forces au bien-être et au progrès de l'humanité, c'est prier! toujours prier. Ceux qui ont édifié des villes, ceux qui ont élevé des hospices pour abriter leurs frères souffreteux, ceux qui ont consacré leurs soins au perfectionnement de l'agriculture, ceux qui ont donné leurs veilles et leurs études à d'utiles inventions, ceux, enfin, qui ont légué à la postérité des œuvres morales et scientifiques, qui l'on aidée à avancer vers la perfection; ceux-là ont prié! Ils ont accompli une tâche, celle de l'amour actif et bienveillant qui découle de la loi naturelle, seule véritable et donnée par Dieu.

Dans le travail est la vraie prière dont l'encens des temples n'est que la figure.

Christ ne peut reconnaître pour ses disciples ceux qui lancent l'anathème, lui qui n'a prêché que la mansuétude et l'amour.

Il ne peut compter parmi ses disciples et ses serviteurs les orgueilleux et les superbes, lui qui disait : « Mon royaume n'est pas de ce monde. » Le Christ remplace Jehova, le Dieu terrible et vengeur. A ceux qu'il fit les dépositaires de son Évangile, il a dit : « Remettez l'épée dans le fourreau, car tous ceux qui se serviront de l'épée périront par l'épée; la loi de mon père est une loi d'amour, et ne veut pour victime et pour holocauste, que l'aspiration des cœurs simples, droits et purs. »

Christ peut encore revenir en esprit assister les enfants de la terre pour y faire respecter la justice, pour exhorter le fort à protéger le faible, pour arracher le blasphème de la pensée de celui qui souffre, et nous donner à tous l'espérance d'un avenir meilleur.

Si donc Dieu vous fait succéder à Pierre, Spirites, ne vous écartez pas de l'humble voie que vous tracent les bons esprits. Soyez avides de la vérité, recherchez-là avec ardeur et de bonne foi, craignez surtout de l'altérer ou de l'asservir à vos intérêts matériels. Soyez, comme l'a enseigné le Christ, chacun les humbles serviteurs de tous, afin que sans rougir et pleurer sur vous il puisse se dire votre Maître et vous appeler ses disciples.

VOLNAY.

LE JEUNE MENDIANT ET LE BOURRU.

FABLE.

« Oh! par pitié, monsieur, donnez moi! je chancelle,
« Je grelotte sous mes haillons;
« La neige vole en tourbillons;
« Voyez, sous mes pieds nus, le givre s'amoncelle.
« Vous me fuyez, monsieur! de grâce un peu de pain...
« Je ne puis attendre à demain.
« — Voilà, dit le bourru, pour ta persévérance. »
L'enfant reçut le don, confus, humilié.
Seul, l'arrogant dédain ne fût pas oublié.
. . . .
. . . .
Sans le parfum du cœur l'aumône est une offense.

(Dicté par un esprit frappeur au moyen de la table.)

DISSERTATIONS SPIRITES

QUESTIONS ADRESSÉES AUX MATÉRIALISTES.

Dieu a voulu que l'Esprit de l'homme fût lié à la matière pour subir les vicissitudes du corps avec lequel il s'identifie, au point de se faire illusion et de le prendre pour lui-même, tandis que ce n'est que sa prison passagère; c'est comme si un prisonnier se confondait avec les murs de son cachot.

Les matérialistes sont bien aveugles de ne pas s'apercevoir de leur erreur; car s'ils voulaient réfléchir un peu sérieusement, ils verraient que ce n'est pas par la matière de leur corps qu'ils peuvent s'affirmer; ils verraient que, puisque la matière de ce corps se renouvelle continuellement, comme l'eau d'une rivière, ce n'est que par l'esprit qu'ils peuvent savoir qu'ils sont bien toujours eux-mêmes. Supposons que le corps d'un homme qui pèserait soixante kilogrammes s'assimile, pour la réparation de ses forces, un kilogramme de nouvelle substance par jour, pour remplacer la même quantité d'anciennes molécules dont il se sépare et qui ont accompli le rôle qu'elles devaient jouer dans la composition de ses organes, au bout de soixante jours la matière de ce corps se trouvera donc renouvelée. Dans cette supposition, dont les chiffres peuvent-être contestés, mais vraie en principe, la matière du corps se renouvellerait six fois par an; le corps d'un homme de vingt ans se serait donc déjà renouvellé cent vingt fois; à quarante ans, deux cent quarante fois; à quatre-vingt ans, quatre cent quatre-vingt fois. Mais votre Esprit, lui, s'est-il renouvelé? Non! car vous avez conscience que vous êtes toujours bien vous-même.

C'est donc votre Esprit qui constitue votre *moi*, et d'après lequel vous affirmez, et non votre corps, qui n'est qu'une matière éphémère et changeante.

Les matérialistes et panthéistes disent que les molécules désagrégées après la mort du corps, rentrent toutes à la masse commune de leurs éléments primitifs, il en est de même de l'âme, c'est-à-dire de l'être qui pense en vous; mais qu'en savent-ils? Y a-t-il une masse commune de substance qui pense? Ils ne l'on jamais démontré, et c'est ce qu'ils auraient dû faire avant d'affirmer. Ce n'est donc de leur part qu'une hypothèse; or, n'est-il pas plus logique d'admettre que, puisque pendant la vie du corps les molécules se desagrégent plusieurs centaines de fois, l'Esprit restant toujours le même, conservant la conscience de son individualité, c'est que la nature de l'Esprit n'est pas de se désagréger; pourquoi donc se dissoudrait-il plutôt à la mort du corps qu'auparavant?

Après cette digression à l'adresse des matérialistes, je reviens à mon sujet. Si Dieu a voulu que ses créatures spirituelles fussent momentanément unies à la matière, c'est, je le repète, pour leur faire sentir et pour ainsi dire subir les besoins qu'exige la matière de leur corps pour sa conservation et son entretien; de ces besoins naissent les vicissitudes qui vous font sentir la souffrance et comprendre la commisération que vous devez avoir pour vos frères dans la même position. Cet état transitoire est donc nécessaire à la progression de votre Esprit, qui sans cela resterait stationnaire. Les besoins que votre corps vous fait éprouver stimulent votre esprit, et le force à chercher les moyens d'y pourvoir; de ce travail forcé naît le développement de la pensée; l'Esprit contraint de présider aux mouvements du corps pour les diriger en vue de sa conservation, est conduit au travail matériel, et de là au travail *intellectuel, qui se nécessitent l'un l'autre et l'un par l'autre, puisque* la réalisation des conceptions de l'Esprit exige le travail du corps, et que celui-ci ne peut se faire que sous la direction et l'impulsion de l'Esprit. L'Esprit ayant ainsi pris l'habitude de travailler, y ayant été contraint par les besoins du corps, le travail, à son tour, devient un besoin pour lui, et, lorsque, dégagé de ses liens, il n'a plus à songer à la matière, il songe à se travailler lui-même pour son avancement.

Vous comprenez maintenant la nécessité pour votre Esprit d'être lié à la matière pendant une partie de son existence, pour ne pas rester stationnaire.

(Communication obtenue par l'écriture dans un des groupes Spirites de Sens.)

LA TOUSSAINT.

C'est la fête des morts, dites-vous, en allant visiter les tombes de ceux que vous avez perdus; vous leur portez, soit une couronne, soit un bouquet, soit une pensée de votre cœur. Vos cloches tintent lugubrement pour être en harmonie avec vos sentiments, et ce glas funèbre semble convier votre esprit à la mélancolie, car c'est la fête des morts! N'est-ce pas plutôt le réveil des sentiments assoupis? N'est-ce pas la fête du souvenir, n'est-ce pas le concert de la réconciliation et le pardon des injures?

Vous êtes plus près de vos morts parce que vous y pensez davantage, vos esprits sont dans une plus étroite réunion; il y a fête autour de chaque tombe comme il y a châtiment aussi. Si j'étais sur terre et que je puisse le faire, je m'assierais de préférence vers la tombe isolée parce qu'il croît des ronces sur cette tombe. C'est qu'elles sont arrosées par les pleurs du malheureux qui gémit dans son isolement, et quand on est abandonné, un mot d'affection, une larme de pitié sont tout un poème, toute une consolation.

Avez-vous parfois assisté en témoin indifférent à ce long parcours d'une foule au travers des allées d'un cimetière. et avez-vous remarqué combien la curiosité de l'épitaphe l'emporte sur la sympathie pour l'esprit dont le corps repose sous la pierre tumulaire?

Si vous lisez sur l'inscription qu'une jeune fille a quitté ses parents avant l'âge, vous vous écriez, « pauvre jeune fille! » Votre accent la plaint davantage encore si le mausolé paraît plus riche. Vous croyez que plus on a eu de bonheur apparent pendant la vie, plus on a dû souffrir pour quitter cette vie, et en songeant à la séparation momentanée des enfants et des mères, vous dites: Pauvres gens! »

Pourtant, il y a bien des histoires dont le simple récit exciterait vos larmes si vous lisiez sous les tombes désertes, et sous les croix de bois, la simple épopée qui a causé la mort de ceux qui ont passé par là. Parcourons si vous le voulez ensemble ce que vous appelez un champ de repos. Je serai le paralytique et vous serez l'aveugle. et je soulèverai pour vous un coin du rideau qui vous cache les sombres tableaux.

Commençons donc et, pour faire à chacun la part qui lui convient; partons du côté où se troure les pauvres.

Ici sous cette petite croix de bois, dort un jeune enfant, c'était un premier né; la mère désolée vint souvent entourer les bras de cette croix noire d'une couronne blanche; elle demandait à Dieu de lui rendre l'ange envolé, et elle maudissait la destinée qui donne le bonheur pour le briser trop tôt: elle n'est plus revenue depuis quelques années. Pourquoi donc? C'est qu'un autre ange est venu, qui essuie de ses ailes les pleurs que le premier ange avait causé.

Là, c'est une jeune fille: elle avait seize ans, elle était bonne et belle, et le nombre de couronnes qui *entourent* sa tombe prouve combien elle avait d'amis; au pied de cette tombe vient de s'arrêter une nombreuse famille; chacun prie, chacun se souvient, L'esprit de cette jeune fille est le trait d'union entre Dieu et sa famille. La bénédiction est l'auréole de la tombe.

Là encore c'est un pauvre ouvrier, il est tombé d'un échafaudage, il n'a pu achever sa journée, mais pour le soldat qui meurt sur le champ de bataille Dieu a des miséricordes infinies aussi; la tombe s'illumine et l'esprit y rayonne.

Arrêtez-vous sur celle-ci: elle est sombre, un cercle noir semble la séparer des autres. Elle vous fait froid. C'était un malheureux qui n'a su être ni bon père, ni bon ami; le châtiment est venu avec l'oubli; arrêtez-vous longtemps et prions ensemble:

C'est pour les égarés que Dieu vous demande des fleurs.

Attendez un instant, voici la tombe d'un homme de bien, saluons, vous ne voyez que son nom et que son âge, mais comme son cœur fut bon et qu'il donna sans que sa main droite trahît sa main gauche, saluons et prions.

Il y a donc dans ce champ de repos bien des agitations, bien des soupirs et bien des murmures; mais outre le grand pardon de Dieu, il y a le pardon de chacun et l'affection de tous.

DE LA RÉSIGNATION.

Lisant un des ouvrages d'un de nos écrivains les plus célèbres qui enseigne et pratique la morale indépendante, nous y trouvons cette pensée:

« *La résignation est la négation du progrès.* »

Sans vouloir blâmer l'opinion de l'auteur (car son incontestable talent l'a placé au-dessus de nos appréciations), nous tenons cependant à démontrer à nos lecteurs notre manière de voir à ce sujet.

Si l'on considère la résignation passive, telle que l'engendrent l'insouciance, la paresse, le découragement, nous sommes de l'avis de l'auteur précité Si nous lui trouvons exclusivement le caractère que lui donnent les hommes de l'Orient, qui, en face d'un danger ou d'un malheur quelconque, ne trouvent rien à opposer que ces paroles: « Si cela doit arriver c'est que cela est écrit, et tout ce que nous pourrions faire pour l'éviter n'aboutirait pas. » Nous trouvons naturellement que ce n'est qu'une négation de l'être moral, de l'être responsable et, par conséquent, une barrière insurmontable entre l'humanité et le progrès qui doit la grandir à ses propres yeux.

Mais pour considérer quelles sont les conditions progressives, il faut le faire avec ceux qui cherchent le progrès, et en vue de leur être utile. Or, disons-le, les paresseux, les véritables désespérés pas plus que les fatalistes, ne cherchent le progrès.

Ne faisons donc pas de la résignation la compagne inséparable de l'individu, mais son dernier refuge, et elle aura sa raison d'être et son utilité.

Voyez la mère de famille près d'un berceau, luttant avec cette ardeur constante que lui inspire son amour contre le fléau destructeur qui tente de lui ravir son enfant.

Veille, privation, sacrifice, rien ne lui coûte. Vingt fois elle a vu glisser sous son regard un rayon d'espérance que la crainte, comme un épais nuage, venait assombrir; elle a souri à l'une, et, malgré le tressaillement que lui faisait éprouver l'autre, sa tendresse l'a rendue forte. Mais vient le jour fatal où son amour n'aura plus pour appui qu'un cher souvenir. A cette douleur vraie, oserez-vous proposer l'oubli? L'oubli est à la pensée de celui qui aime ce que le vide est à la matière ou à l'espace, ce qu'est le néant pour celui qui croit à l'immortalité de l'âme. *C'est l'impossible*. Qu'offrirez-vous à cette mère si ce n'est la résignation.

La résignation, à notre point de vue, est la rosée bienfaisante que Dieu fait descendre dans l'âme éprouvée qui a combattu sans pouvoir vaincre; c'est la conciliation de sa douleur avec la justice de Dieu, c'est cette pensée qui porte à l'espérance d'un avenir meilleur, c'est elle qui arrête le murmure sur les lèvres de l'être souffrant pour qui la lutte est devenue inutile et qui n'a plus qu'à se résigner.

La vie se divise en trois phases ou âges.

Pendant la jeunesse, l'homme éprouve le besoin de comprendre et de savoir. Il est plein d'activité à explorer, soit à l'aide de l'expérience d'autrui, soit par ses propres efforts, à explorer, dis-je, le vaste champ des connaissances des hommes et des choses, suivant ses moyens d'action et d'intelligence.

Dans l'âge viril, l'homme muni d'un certain acquis de connaissances, juge, en vertu de son libre arbitre, ce qui convient à sa raison, ce qu'il approuve ou désapprouve, ce qu'il aime, et ce dont il se méfie; il fait acte de volonté pour suivre ce qu'on appelle sa vocation. Il entre dans la vie véritablement active et devient un membre utile de la société. L'expérience couronne ses travaux, et sans cesser d'apprendre, il arrive à borner ses désirs à l'actualité, à examiner toute chose avec moins d'enthousiasme, et par conséquent plus de sagesse.

Parvenu à la vieillesse, l'homme qui a travaillé à s'enrichir de la science par l'étude, puis de l'expérience par la pratique, voit ses forces physiques l'abandonner peu à peu; la mémoire lui faire défaut, et bientôt le besoin d'un repos salutaire se fait sentir. Les hommes de la génération qui succède à la sienne, sans rien ôter à leur ancien ami de la considération qu'il a méritée, ne l'appellent plus à leurs réunions avec la même liberté, avec le même enthousiasme d'autrefois. Le vieillard voit qu'à leur tour ces jeunes hommes viennent étudier sur le terrain qu'il a parcouru, tenter comme lui les mêmes combats, que ne leur épargnerait pas ses conseils, attendu que la toile que tend l'araignée n'est pas faite pour prendre seulement une mouche, et que la lumière peut brûler les ailes de plusieurs papillons.

Sans redescendre dans l'arène, le vieillard suit d'un regard protecteur ceux qui viennent y combattre, longtemps encore il les encouragera du geste et de la voix. Mais lorsque les travaux à accomplir demanderont à la société nouvelle la force de l'âge viril, il ne les suivra plus que par la pensée, parceque, dira-t-il: « Ma tâche est accomplie, j'ai dépensé toute mon activité, tout mon courage; j'ai été utile, je ne puis plus l'être: Je me laisse aller au repos, espérant que d'autres hommes actifs et intelligents continueront ce que je n'ai pu achever.

Voilà ce que nous entendons par résignation, et nous la nommons sinon la compagne du progrès, du moins la dépositaire des souvenirs actifs, qui, infailliblement, nous y conduisent.

VOLNAY.

Nous remercions nos frères d'Ostende et ceux de Marseille de leur concours et de leur offrande pour notre Société de secours fraternels.

Nous avons été heureux de lire leurs lignes sympatiques et pleines de bienveillance pour nos efforts à perpétuer notre œuvre, que nous croyons être morale et progressive.

Nous saluons et remercions amicalement nos frères.

Les membres de la Société de Secours fraternels de Lyon.

Donnez gratuitement ce que vous avez reçu gratuitement.

(*Suite.*)

Si j'ai donné un rapide aperçu des maux que peuvent provoquer les diverses passions humaines, de même que les excès de toute nature qui jettent la perturbation dans l'organisme charnel, j'ai voulu démontrer aux hommes qu'ils sont eux-mêmes les auteurs de leurs maux, non-seulement personnellement mais en les transmettant de générations en générations. C'est ainsi qu'ils lèguent véritablement le péché originel acquit par la matière et transmis à la matière.

Ce sont les hommes qui ont créé le mal et non Dieu, ce sont eux qui ont créé les flammes de l'enfer et du purgatoire sur la terre, et les perpétuent dans le monde des Esprits; car les passions, les abominations humaines sont autant de flammes dévorantes qui consument votre bonheur et vous torturent les uns par les autres. Considérez le monde terrestre dans son ensemble. c'est bien l'enfer du Dante où pullulent victimes et coupables, persécuteurs et persécutés; là chacun souffre ce qu'il a fait souffrir; c'est la peine du talion, c'est la loi d'épuration par laquelle passent et repassent ces malheureuse victimes, puisant dans le chagrin, la douleur et les tribulations de toutes sortes, la complication de leurs épreuves déjà si rudes à supporter.

Toute affinité étrangère au corps, si minime soit-elle, même fluidique, est une cause de désordre; par suite, les maladies diverses dont beaucoup échappent à la science qui ne voit qu'avec les yeux de la matière. Non, l'on ne peut facilement pénétrer dans cet intérieur. Comment découvrir d'abord la cause de ces maux dont la plupart sont inconnus au souffrant lui-même, comment rechercher ces molécules empoisonnées et savoir comprendre la direction qu'elles prennent pour y déposer le germe des maladies dont on ne reconnaît souvent la gravité que lorsqu'il n'est plus temps de cicatriser la plaie béante, et la pauvre victime souffre jusqu'à ce que la partie affectée tombe en putréfaction, ou bien lorsque la fièvre a usé la dernière goutte du sang.

L'Esprit alors dégagé de ses liens rentre dans l'espace pour y puiser des nouvelles forces, afin de recommencer, plus tard, une autre étape.

Le Spiritisme, mes enfants, vient vous apprendre à souffrir et à supporter vos épreuves en vous démontrant quelles en sont les causes. Ne devez-vous pas l'accueillir comme un remède universel et humanitaire, par le fait de l'individualité? Oh! vous qui cherchez le bonheur, venez puiser à cette source de vie la paix, le calme et la santé morale et physique. Nous, Esprits, nous qui pénétrons dans cet abîme des passions humaines, dans ce gouffre toujours ouvert à la douleur ou morale ou physique, nous demandons en gémissant sur vous : Hélas! quand comprendront-ils, ces pauvres peuples de la terre, que les données spirites viennent dissiper les ténèbres de l'intelligence, éclairer la raison et guider la science dans ses recherches philosophiques à travers l'obscurité de l'art, de l'art de guérir surtout, et ceux qui pratiquent cet art si digne, si grand, si utile à l'humanité, quand donc comprendront-ils qu'ils sont ou doivent être les protecteurs, les consolateurs de l'humanité? Hélas! lorsqu'ils seront positifs et vrais dans leurs appréciations, lorsqu'ils admettront que les mondes spirituels et terrestres sont solidaires les uns des autres, lorsqu'ils oseront s'avouer que Dieu n'est pas comme un habit qui passe de mode et que l'on met de côté si facilement.

Cela sera lorsqu'ils admettront que ce n'est ni eux-mêmes ni la matière qui régissent l'univers, en un mot, lorsqu'ils reconnaitront qu'il y a un Dieu unique, créateur et dispensateur de tous ces dons. Il leur sera démontré alors que s'ils savent beaucoup il leur reste encore plus à apprendre. La lumière spirite qui pénètre partout, là comme ailleurs, dissipera les ténèbres, car bientôt, nous l'espérons, ils diront avec Michelet :

« Que Dieu rentre dans la science; comment a-t-elle pu s'en passer si longtemps? Revenez chez nous, Seigneur, tout indique que nous sommes... Ah! que vous serez bien reçu! Est-ce que vous n'étiez pas notre légitime héritage? Et tant que la science était éloignée de vous était-elle donc une science? Elle vous a reconnus dans cette heureuse occasion, et elle a retrouvé en même temps son accord naturel avec le bon sens du peuple dont elle n'eût pas dû s'écarter... »

(Leçon du 26 juin 1843.)

Esprit FOUQUET.

COMMUNICATION

EXPIATIONS TERRESTRES

UN SAVANT AMBITIEUX

Mme B... de Bordeaux, n'a pas éprouvé les poignantes angoisses de la misère, mais elle a été toute sa vie un martyr de douleurs physiques par les innombrables maladies graves dont elle a été atteinte, pendant soixante-dix ans, depuis l'âge de cinq mois et qui, presque chaque année, l'ont mise à la porte du tombeau. Trois fois elle fut empoisonnée par les essais que la science incertaine fit sur elle, et son tempérament ruiné par les remèdes autant que par les maladies, l'a laissée jusqu'à la fin de ses jours en proie à d'intolérables souffrances que rien ne pouvait calmer. Sa fille, spirite chrétienne et médium, demandait à Dieu, dans ses prières, d'adoucir ces cruelles épreuves, mais son guide spirituel lui dit de demander simplement pour elle la force du supporter avec patience et résignation, et lui dicta les instructions suivantes :

« Tout a sa raison d'être dans l'existence humaine; il n'est pas une des souffrances *que vous avez causées qui ne trouve un écho dans les souffrances que vous endurez;* pas un de vos excès qui ne trouve un contre-poids dans une de vos privations; pas une larme ne tombe de vos yeux sans avoir à laver une faute, un crime quelquefois. Subissez donc avec patience et résignation vos douleurs physiques ou morales, quelque cruelles qu'elles vous semblent, et pensez au laboureur dont la fatigue brise les membres, mais qui continue son œuvre sans s'arrêter, car il a toujours devant lui les épis dorés qui seront les fruits de sa persévérance. Tel est le sort du malheureux qui souffre sur votre terre; l'aspiration vers le bonheur qui doit être le fruit de la patience, le rendra fort contre les douleurs passagères de l'humanité.

« Ainsi en est-il de ta mère; chaque douleur qu'elle accepte comme une expiation est une tâche effacée de son passé, et plus tôt toutes seront effacées, plus tôt elle sera heureuse. *Le manque de résignation rend seul la souffrance stérile*, car alors les épreuves sont à recommencer. Ce qui est donc le plus utile pour elle, c'est le courage et la résignation; c'est ce qu'il faut prier Dieu et les bons Esprits de lui accorder.

« Ta mère fut jadis un savant médecin, répandu dans une classe où rien ne coûte pour s'assurer le bien-être, et où il fut comblé de dons et d'honneurs. Ambitieux de gloire et de richesses, voulant atteindre l'apogée de la science, non pas en vue de soulager ses frères, car il n'était pas philanthrope, mais en vue d'augmenter sa réputation, et par suite sa clientèle, rien ne lui a coûté pour amener à bonne fin ses études. La mère était martyrisée sur son lit de souffrance, parcequ'il prévoyait une étude dans les convulsions qu'il provoquait; l'enfant était soumis aux expériences qui devaient lui donner la clé de certains phénomènes; le vieillard voyait hâter sa fin; l'homme vigoureux se sentait affaibli par les essais qui devaient constater l'action de tel ou tel breuvage, et toutes ces expériences étaient tentées sur le malheureux sans défiance. La satisfaction de la cupidité et de l'orgueil, la soif de l'or et de la renommée, tels furent les mobiles de sa conduite. Il a fallu des siècles et de terribles épreuves pour dompter cet Esprit orgueilleux et ambitieux; puis le repentir a commencé son œuvre de régénération, et la réparation s'achève, car les épreuves de cette dernière existence sont douces auprès de celles qu'elle a endurées. Courage donc, si la peine a été longue et cruelle, la récompense accordée à la patience, à la résignation et à l'humilité sera grande.

« Courage, vous tous qui souffrez; pensez au peu de temps que dure votre existence matérielle; pensez aux joies de l'éternité; appelez à vous l'espérance, cette amie dévouée de tout cœur souffrant; appelez à vous la foi, sœur de l'espérance; la foi qui vous montre le ciel où l'espérance vous fait pénétrer avant le temps. Appelez aussi à vous ces amis que le Seigneur vous donne, qui vous entourent, vous soutiennent vous aiment, et dont la constante sollicitude vous ramène à celui que vous aviez offensé en transgressant ses lois. »

Nous lisons dans le *Gaulois*, du 25 octobre :

UN JURÉ

« On peut lire dans la liste des jurés publiée hier le nom de Rivail, homme de lettres. — Ce Rivail est celui qui, sous le nom d'Allan-Kardec, fonde le Spiritisme! S'il avait pris ce pseudonyme, c'est qu'il lui avait été révélé par les Esprits, que dans une incarnation précédente il se nommait réellement ainsi, et, comme tel était, au douzième siècle, chef d'un clan breton. — Cette explication vous suffit-elle? Les Spirites n'admettent pas, on le sait, la mort violente, et vont proclamant que ceux qui trépassent ainsi viennent tourmenter les gens qui ont été la cause de leur mort tragique : un pareil choix est donc une bonne fortune pour MM. les assassins. »

Les personnes qui ne croient pas à la réincarnation peuvent s'étonner, sans aucun doute, du pseudonyme de M. Allan-Kardec, mais nous leur dirons voyez par vous-même si la chose est possible; la doctrine réincarnationiste est du domaine de la science raisonnée; lisez les œuvres de M. Allan-Kardec sans parti-pris, compulsant chaque chapitre par la justice et la raison, puis mettez en pratique par le fait de la communication chaque moyen qu'il donne pour se mettre en rapport avec le monde invisible, et vous trouverez des preuves matérielles de l'existence de ce monde que vous croyez inaccessible aux mortels, en un mot cherchez et vous trouverez, demandez à ces œuvres s'il est le fondateur du Spiritisme, elles vous répondront que non, et que l'auteur c'est Dieu, qui l'a *révélé* par les bons Esprits, ces fidèles messagers, qui se sont manifestés d'abord en Amérique par les tables tournantes, puis d'un pôle à l'autre par diverses manières de manifestations qui prouvèrent le rapport du monde spirituel avec le monde matériel; M. Allan-Kardec a réuni les documents épars de cette correspondance d'outre-tombe, et cela avec une précision d'observations hors ligne; il a posé les bases fondamentales de la doctrine spirite en homme intelligent et inspiré; il a suivi le conseil des Esprits révélateurs, envoyés pour accomplir avec lui la mission qui lui fut confiée : voilà quels sont les fondateurs de cette doctrine qui compte aujourd'hui des adhérents dans toutes les classes de la société, sans trouver des contradicteurs sérieux; pour nous, Spirites, M. Allan-Kardec n'est pas le fondateur de la Doctrine, mais il en est l'architecte terrestre; nous le considérons comme notre porte-drapeau marchant en avant; tout spirite sincère et dévoué fera ses efforts pour le suivre, le soutenir (chacun dans la mesure de ses forces) dans la lourde tâche qu'il a entreprise, que Dieu et les bons Esprits veuillent bien lui continuer leur bienveillant concours.

Les Spirites n'aiment pas, *il est vrai, la peine de mort.* Mais nous sommes *bien heureux de constater* que nous ne sommes pas les seuls, car il y a bien longtemps que des hommes d'élite, des libres penseurs, voire même des matérialistes avoués, ont élevé la voix contre la peine capitale. Des écrits chaleureux, des discours éloquents de part et d'autre ont assez prouvé l'inopportunité de cette triste extrémité. Si les causes qui en ont été données jusqu'à ce jour ne sont pas les notres, elles n'en sont pas moins péremptoires. Nous croyons d'après les communications que nous ont transmises les Esprits, qu'il vaudrait mieux pour eux et pour la société donner au coupable le temps du repentir et de la réhabilitation. Espérons donc que M. Allan Kardec, nommé du jury, trouvera et fera valoir les circonstances atténuantes qui sont inhérentes à la nature humaine.

Puissent les jurés s'inspirer de ces sentiments sympatiques, espérons-le; alors quelques coupables s'inspirant du repentir de leurs fautes, béniront leur juges et prieront pour eux.

E. F.

Le Gérant, FINET.

Association typographique lyonnaise. — Regard, rue Tupin, 31.